

Les agronomes de salon

« Arrivés en vue du village de Cornillon, mon compagnon m'a arrêté en disant : voyez cette admirable culture, ces blés de belle apparence, ces trèfles, ces luzernes, ces éparcets touffus, ces semailles printanières à sillons droits et réguliers ! Un élève des célèbres Fellembert et Matthieu Dombasle est venu apporter la vie et l'abondance dans cette localité. Honneur et reconnaissance au philanthrope qui consacre sa vie à guider le laboureur dans ses pénibles travaux, qui lui apprend à multiplier ses produits tout en adoucissant ses fatigues. Quand l'agriculture, cette nourrice du genre humain sera-t-elle chargée de moins d'impôts et de dédains ! Nous avons visité les granges et les écuries de M. Durand : partout nous avons trouvé un ordre et une propreté admirables. Je fais des vœux bien sincères pour que l'exemple de cet homme instruit ait une heureuse influence sur tous les propriétaires de ce canton ! »

Que de fleurs ! C'est le pasteur André Blanc qui répand ainsi son admiration dithyrambique, en 1844. Quant à ce « M. Durand » dont l'exemple mérite d'être suivi, il est né sous le nom de Christophe Napoléon Savoyat en 1803 à Izieux. Son père ayant racheté un ancien domaine de Sibeud de Saint-Ferriol, exproprié à la Révolution, le fils s'y est installé en 1834. Devenu à Cornillon « Napoléon Durand-Savoyat », il y a appliqué ses connaissances agronomiques.

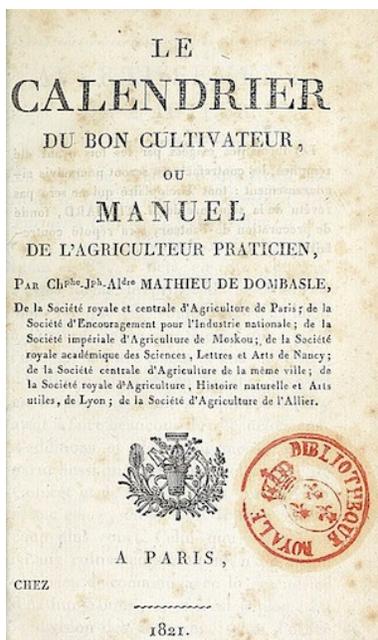
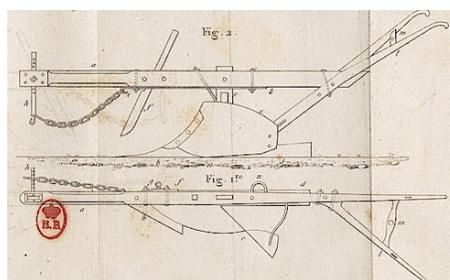
Le pasteur Blanc est bien renseigné : Durand-Savoyat a étudié auprès des meilleurs maîtres. Christophe-Joseph-Alexandre Mathieu de Dombasle (1777-1843) en Lorraine et Philipp-Emanuel von Fellenberg (1771-1844) en Suisse, celui que vous voyez à droite. Je ne sais pas vous, mais moi les prénoms à rallonge et les particules ne m'évoquent pas immédiatement une longue carrière de laboureur. De fait, si chacun des deux a connu une grande renommée en tant qu'agronome et professeur, il ne semble pas qu'ils aient beaucoup travaillé la terre par eux-mêmes.





Cela n'a pas empêché la reconnaissance de leurs contemporains et de la postérité. Ceci est une médaille à l'effigie de Dombasle, dont l'heureux bénéficiaire était récompensé pour avoir contribué à l'avancement de la science agronomique, ou de son enseignement, dont Dombasle est considéré comme le fondateur en France.

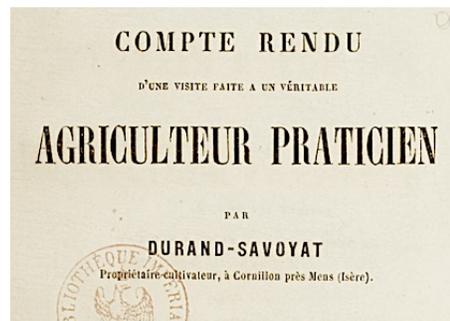
Non content de contribuer à la théorie de l'agronomie, Dombasle s'était aussi attaché au progrès technique de l'outillage. Il est l'inventeur d'un type de charrue, dont vous voyez le plan, paru dans une revue de 1824. Et puis, comme complément de son enseignement, il a aussi publié des manuels.



Comme celui-ci, datant de 1821 : « Le calendrier du bon cultivateur ou Manuel de l'agriculteur praticien ». On y trouve la succession des travaux des champs dans une exploitation en polyculture, comme elles l'étaient presque toutes à l'époque. Y figure aussi l'histoire édifiante d'un paysan qui a réussi financièrement, par une gestion astucieuse de ses terres et de ses bêtes. Progrès techniques, diversification, investissements judicieux, en somme tous les préceptes que Durand-Savoyat a appliqués à sa propriété de Cornillon, en bon « agriculteur praticien » qu'il se voulait lui-même.

Écoutez-le dans ses « Réflexions d'un agriculteur du Trièves sur les élections prochaines » : « Il est évident que nous autres paysans, nous devons avoir la majorité, puisque les élections se font par le suffrage universel, et que nous sommes les plus nombreux. » Parce qu'en tant que député à l'Assemblée Nationale (nous sommes sous l'éphémère Seconde République), il ne manque jamais une occasion d'afficher son expérience professionnelle, et son mépris pour ces théoriciens qu'il appelle les « agronomes de salon ».

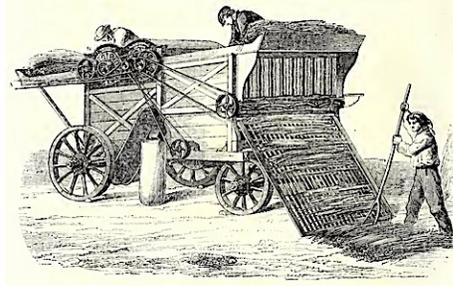
Regardez le titre de ce livre, paru en 1854. « Compte rendu d'une visite faite à un véritable agriculteur praticien, par Durand-Savoyat, Propriétaire-cultivateur à Cornillon près Mens (Isère) ». L'auteur y décrit l'exploitation supposée d'un certain « Ambroise Montaubiou », dont la propriété, d'une cinquantaine d'hectares, est quelque part dans le Trièves, « à la distance d'environ deux kilomètres du plus prochain village ». En fait il remet à jour le Manuel de l'agriculteur praticien de son maître Mathieu de Dombasle, qu'il cite à plusieurs reprises. Il reprend aussi un de ses thèmes favoris.



« Pendant que j'étais à Paris, représentant du peuple à la Constituante, je faisais partie du comité d'agriculture avec une foule d'honorables concitoyens, tous se disant *agriculteurs praticiens*. C'était incontestablement le comité le plus nombreux, et je ne crains pas d'ajouter que parmi les membres qui le composaient, il y avait une foule d'hommes distingués dans toutes les sciences. C'était la mode alors de se dire agriculteur, et agriculteur praticien [...]; je crois que cette mode est aussi grande aujourd'hui, et je pense que c'est vraiment de bonne foi qu'on se croit agriculteur praticien parce qu'on s'est amusé à prendre par la lecture quelques notions de théorie agricole.

[...] Ce qui m'a le plus émerveillé pendant le temps que j'ai passé à Paris, c'était de voir l'aplomb avec lequel certains agriculteurs de salon qui, je le parierais, n'avaient jamais vu pousser plante de blé, nous traitaient nous, pauvres praticiens, et nous enseignaient notre art en superbes leçons; nous étions de grands ignorants, sachant à peine les noms de ces magnifiques cultures et de ces produits mirobolants obtenus sans engrais, ou avec des engrais à doses infinitésimales. »

Quand ce livre paraît, le Second Empire en est à ses débuts, et Durand-Savoyat en a été un des plus ardents contempteurs, participant même un temps au combat clandestin à Paris, ce qui lui vaudra une mention flatteuse de Victor Hugo dans « Histoire d'un crime ». Il n'empêche que le Second Empire a vu une amélioration spectaculaire de la condition paysanne, au point que l'on a pu parler d'« âge d'or des campagnes ». Une partie de cette amélioration est due au progrès technique : chimie des traitements et des engrais, et mécanisation des tâches manuelles. Sur la chimie, Durand-Savoyat publie en 1852 dans la « Revue agricole, industrielle et littéraire du Nord », un procédé de traitement des semences de blé par le sulfate de cuivre. Il le reprend dans son manuel de 1854. Pour autant, son modèle Ambroise Montaubiou s'en remet exclusivement aux engrais produits par son bétail pour amender ses terres.

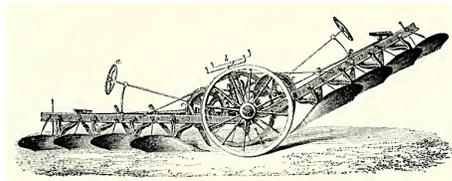


La période est celle du développement tous azimuts des machines à vapeur. Le « moteur » est encore un engin dépassant largement la tonne, que l'on peut certes amener au bord d'un champ ou dans une cour de ferme, mais qui est encore très loin de la mobilité du tracteur. Deux tâches sont mécanisées par la vapeur dès les années 1840 : le battage et le labourage. Ce que vous voyez à gauche est une « machine à battre les gerbes à grains ». La « locomobile » qui entraîne son système de courroies, n'est pas représentée sur la gravure.

Ceci est extrait du « Catalogue des brevets d'invention pris du 9 octobre 1844 au 31 décembre 1845 ». Durand-Savoyat y figure avec un mécanicien de Mens, Gavard, pour « une machine dite *machine française* servant à battre le grain ».

B. d'inv. de 15 ans, pris le 4 décembre 1845, par Durand-Savoyat et Gavard, mécanicien, à Cornillon - en - Trièves (Isère).

Je n'ai pas retrouvé le brevet d'invention, je ne sais donc pas à quoi ressemblait la fameuse machine. Il faut dire que dans le même catalogue, figurent pas moins de 15 brevets pour des machines à battre le grain. Il y a donc peu de chances que la renommée de la machine de Durand-Savoyat ait dépassé les limites du Trièves. D'ailleurs, il n'en est même pas question pour M. Montaubiou, chez qui le battage s'effectue à l'ancienne. Après avoir décrit soigneusement le dispositif autour de l'aire de battage, Durand-Savoyat évoque le rendement : « Lorsque quatre hommes, une femme, un enfant et six bêtes, ébarbent, dépiquent, vannent, et mettent en sacs de 12 à 15 hectolitres, et qu'avec cela ils vont aux gerbes, la journée a été bonne ».



Le labourage à la vapeur était d'un tout autre niveau de complexité que le battage. Vous voyez ici un des systèmes les plus connus. Il est anglais. Il comporte deux rangs de socs, deux sièges et deux volants. Quand un rang est enfoncé, tracté par un câble depuis le bord du champ, l'autre rang reste en l'air. Arrivé de l'autre côté, le laboureur change de siège, les socs qui étaient en l'air s'enfoncent, les autres sont levés. Un système de poulie partant de la même locomobile, tracte l'engin en sens inverse.

Durand-Savoyat a découvert ce nouveau système en Angleterre, en 1851. Il en a fait un compte-rendu plutôt critique. Sept ans plus tard, un article du « Journal de l'Empire » le lui reproche sournoisement.

« Pour vaincre la routine et faire adopter des instruments utiles et même indispensables, il faut que des exemples évidents en succès se multiplient et qu'une nécessité force à l'adoption ; sans la nécessité on se complaît dans la routine. Eh bien ! le labourage à la vapeur

deviendra une nécessité comme la navigation à la vapeur et les chemins de fer où roule une locomotive enflammée traînant à sa suite la population d'un village ou la cargaison en marchandises d'un gros navire. »

Traduisez : « les opposants à l'Empire ne sont que des opposants au progrès ». Et d'enfoncer le clou par une citation censée démontrer l'obscurantisme du député.

« Si la charrue à vapeur vient en France, ajoute M. Durand-Savoyat, elle n'ira pas plus loin que les galeries du Conservatoire des arts et métiers, je doute même que nos voisins, malgré leur prédilection pour les machines, consentent à s'en servir, mais s'ils le font et qu'ils trouvent moyen, grâce à cette ingénieuse découverte, de supprimer le valet de charrue et d'achever la dépopulation des campagnes au profit des manufactures, ils auront réalisé un merveilleux progrès qui les aidera beaucoup à résoudre leurs problèmes économiques. »

Il est facile pour nous de décider a posteriori qui a eu la meilleure vision d'avenir. Les photos ci-dessous datent du tout début du vingtième siècle. Celle de gauche montre la batteuse à vapeur dans la famille Doriot à Cornillon, celle de droite, Jean et Alexandre Froment en train de labourer aux Terrasses, au-dessus de Grand Oriol. Durand-Savoyat avait vu à peu près juste. Les batteuses à vapeur ont été en usage pendant un siècle environ. Le labourage à la vapeur ne s'est jamais imposé, pas plus en France qu'en Angleterre. Labourer avec des bœufs a été la règle jusqu'à l'apparition des tracteurs, après la Seconde Guerre Mondiale.



La seconde victoire posthume de Durand-Savoyat, est la disparition définitive des « agronomes de salon ». Il ne viendrait à l'idée de personne de nos jours, de donner des leçons d'agriculture à ceux qui la pratiquent, sans rien y connaître! ... euh ... enfin, presque personne. . .

Bref, comme son mentor Mathieu de Dombasle, Napoléon Durand-Savoyat a bien mérité une médaille à son effigie. Non, pas celle-ci : c'est sa médaille de député à l'Assemblée Nationale.

